

Eduardo Mendoza, né à Barcelone en 1943, a écrit de nombreux ouvrages, notamment *Le Mystère de la crypte ensorcelée*, *La Vérité sur l'affaire Savolta*, *L'Île enchantée*, *La Ville des prodiges*, *Une comédie légère* – prix du Meilleur Livre étranger 1998 –, *Les Aventures miraculeuses de Pomponius Flatus* et *Batailles de chats*. Il est l'un des auteurs espagnols les plus lus et les plus traduits de ces dernières années..

Eduardo Mendoza

LES AVENTURES
MIRACULEUSES
DE POMPONIUS
FLATUS

R O M A N

*Traduit de l'espagnol
par François Maspero*

Éditions du Seuil

TITRE ORIGINAL

El asombroso viaje de Pomponio Flato

ÉDITEUR ORIGINAL

Editorial Seix Barral, S.A., Barcelone

ISBN original : 978-84-322-1253-6

© Eduardo Mendoza, 2008

ISBN 978-2-0211-7903-3

(ISBN 978-2-02-098263-4, 1^{re} édition brochée)

© Éditions du Seuil, mars 2009, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

Que les dieux te préservent, Fabius, d'une telle calamité, car de toutes les manières de purifier le corps que nous envoie le destin, la diarrhée est la plus tenace et la plus assidue. J'ai dû souvent en souffrir, ainsi qu'il advient à qui, comme moi, s'aventure dans les plus lointains confins de l'Empire et même au-delà de ses frontières, en quête du savoir et de la vérité. Car le sort a voulu qu'arrive entre mes mains un papyrus supposément trouvé dans un tombeau étrusque quoique provenant, au dire de celui qui me l'a vendu, d'un pays plus éloigné, et que j'y lise la mention d'une rivière dont les eaux procurent la sagesse à celui qui en boit, ainsi que de certains éléments qui m'ont permis d'en présumer la localisation. De sorte que j'ai entrepris ce voyage et que cela fait maintenant deux ans – puisque j'ai quitté Rome, Lucius Paulus et Caius Marcellus étant consuls – que je vais goûtant à toutes les eaux que je rencontre sans autre résultat, Fabius, que la dégradation croissante de ma santé, l'affection susdite ayant

été, au cours de ce périple, ma compagne la plus assidue et, aussi, par Hercule, la plus voyante.

Cependant, ce ne sont pas mes infortunes que je me propose de te narrer dans cette lettre, car je souhaite surtout t'exposer la curieuse situation dans laquelle je me trouve en ce moment et te parler des gens dont j'ai fait la connaissance.

Mes recherches m'avaient mené, en allant du Pont-Euxin au territoire qui, partant de Trébizonde, s'étend au sud de la Cilicie, dans un lieu où coule un étrange courant d'eaux obscures et profondes qui, bues par les troupeaux, rend les vaches blanches et les brebis noires. Après une journée de voyage à cheval, je parvins seul à l'endroit où passe cette rivière, je mis pied à terre et n'eus rien de plus pressé que de boire deux verres, car le premier ne semblait produire aucun effet. Au bout d'un moment, ma vue se trouble, mon cœur bat avec force et mon corps enfle monstrueusement sous l'effet de l'interruption de la circulation interne. Au vu de ce résultat, j'entreprends de retourner au village d'où j'étais parti, avec grande difficulté, car il m'est presque impossible de me tenir sur mon cheval et, plus encore, de m'orienter d'après le soleil que je vois se déplacer capricieusement d'un bout à l'autre de l'horizon.

J'en étais là quand j'entendis une puissante détonation provenant de mon propre organisme, laquelle m'arracha de ma monture avec une telle violence que je fus projeté à vingt pas de l'animal, qui, épou-

vanté, partit au galop en me laissant fort mal en point et inconscient.

Je ne sais combien de temps je restai ainsi, mais, quand je me réveillai, je me trouvais au milieu d'un groupe nombreux d'Arabes qui me regardaient avec étonnement, en se demandant les uns aux autres qui pouvait bien être cet individu et comment il avait pu arriver jusque-là par ses propres moyens. Dans un filet de voix, je leur dis que j'étais un citoyen romain, de famille patricienne, répondant au nom de Pomponius Flatus, et que, par le fait d'une légère indisposition, j'étais tombé de cheval.

Ayant écouté attentivement mon récit, ils délibérèrent un moment sur la meilleure manière de procéder, après quoi l'un d'eux dit :

– Je propose que nous lui volions tout ce qu'il porte encore sur lui, puis que nous usions de son cul à loisir et de façon réitérée, avant de lui couper la tête comme notre race perfide a coutume de faire avec les voyageurs.

– Je propose plutôt, déclare un autre, que nous lui donnions de l'eau et de la nourriture, le mettions sur un chameau et l'emmenions avec nous jusqu'à ce que nous rencontrions quelqu'un qui puisse le soigner et se charger de lui.

– Très bien, disent les autres, aussi versatiles que volubiles.

Là-dessus, ils me relèvent, m'attachent avec des cordes sur la bosse d'un chameau et reprennent leur marche. Au coucher du soleil, la caravane s'est

arrêtée et a installé son campement au pied d'une dune, sur laquelle a été allumé un feu et placé un veilleur pour maintenir à distance les lions et autres rôdeurs nocturnes.

Je voyageai pendant cinq jours avec ces gens, qui mènent une vie nomade, car ils n'appartiennent à aucun lieu et ne s'arrêtent non plus dans aucun, sauf le temps nécessaire pour acheter et vendre les marchandises qu'ils transportent. La caravane est composée exclusivement d'hommes, de montures et de bêtes de somme. Si, lors d'une de leurs brèves haltes, l'un d'eux noue une relation avec une femme, il la laisse en partant là où il l'a trouvée, quelle que soit l'insistance de celle-ci pour le suivre. Néanmoins, ils sont monogames et très fidèles aux femmes ainsi rencontrées, qu'ils vont visiter et couvrent de cadeaux quand leurs voyages les conduisent de nouveau dans le lieu où elles habitent. En de telles occasions, et toujours pour une période très courte, ils reprennent leurs relations éphémères, si tant est que les femmes n'ont pas noué d'autres liens dans l'intervalle, situation qu'ils comprennent et acceptent. Si, d'une union, naissent des enfants, ils les laissent avec leur mère, mais pourvoient à leur entretien. Quand un garçon atteint sept ans, ils le récupèrent et l'incorporent à la caravane. Comme les enfants nés d'une manière aussi aléatoire sont peu nombreux, le groupe ethnique finirait par s'éteindre. Pour éviter cela, ils volent des enfants, qu'ils élèvent et traitent comme leurs propres fils. De la sorte, leur nombre

ne diminue pas, mais, pour cette raison, ils sont redoutés. Si l'un d'eux tombe gravement malade ou si, du fait de sa vieillesse, il ne peut plus continuer à mener la dure vie de ces gens, ils l'abandonnent dans une oasis avec une outre d'eau, une poignée de dattes et l'espoir qu'une autre caravane passera par là, et subviendra aux besoins de leur camarade. Comme cela n'arrive presque jamais, il n'est pas rare de trouver, dans les oasis qui jalonnent leur route, des cadavres entourés de noyaux de dattes.

Comme tous les Nabatéens, ils adorent Hubal, qu'ils appellent aussi parfois Allah, et les trois filles de celui-ci, qu'ils considèrent également comme des déesses, bien que de moindre rang. Ils prient tous ensemble au lever et au coucher du jour, en se prosternant dans la direction où, d'après leurs calculs, se situe Jérusalem.

Dans leur vie quotidienne, ils sont affables et loquaces, ils aiment rire et conter des fables. Mais ils n'évoquent jamais le passé ni ne font de projets pour l'avenir, et s'ils racontent une histoire, ils se gardent bien de préciser que tout ce qui se passe dans le récit est le fruit de leur imagination. Comme ils sont obligés de vivre les uns avec les autres jour et nuit et de l'enfance jusqu'à la mort, ils ont pour règle stricte d'éviter une familiarité qui, inévitablement, produirait des conflits et dégènerait en brouilles. Pour cette raison, ils respectent à l'extrême les formes et la discrétion, et ils sont très cérémonieux. Ils dorment et mangent séparément, et chaque fois

qu'ils s'accouplent par le cul, ils se font mille révérences, s'informent de la santé de l'autre et de la marche de ses affaires, comme deux amis qui se retrouveraient après une longue absence. Pour eux, l'hospitalité est sacrée, mais ils se méfient des inconnus, tant de leur race que d'une autre. S'ils croisent une caravane ou une troupe de voyageurs ou de pasteurs, ils tiennent conciliabule pour décider de la conduite à adopter. Parfois ils saluent les étrangers et poursuivent leur chemin ; d'autres fois, ils les exterminent. Ils ne consomment pas de porc. S'ils le peuvent, ils se lavent. Ils ne se rasent jamais.

Au soir du cinquième jour de voyage, nous sommes en vue d'un campement romain. Les Arabes préfèrent ne pas s'en approcher, mais, à ma prière, ils me laissent partir sans demander de rançon, sachant que je ne possède rien et se doutant bien que personne ne donnera un sesterce pour moi. Je les remercie et leur promets de récompenser leur magnanimité la prochaine fois que le destin nous réunirait, ce qui me vaut cette réponse :

– Par al-Llah, une telle chose est fort improbable si tu continues à boire des immondices.

Après quoi, ils poursuivent leur chemin et je me dirige à pied vers le campement, en lançant des appels en latin afin de ne pas être confondu avec un ennemi et ne pas recevoir une flèche.

Au camp, je trouve une cohorte de la XII^e légion Fulminata, avec vingt cavaliers et un petit corps auxiliaire, en route pour Sébaste afin de porter secours à

la population demeurée fidèle à Rome dans la rébellion qui, depuis quelque temps, agite le pays. Ce détachement est commandé par Livianus Malius, un homme d'âge mûr, doté d'un tempérament placide et d'un gros ventre. Je lui explique qui je suis et comment je suis arrivé ici. Il m'écoute et, informé de l'objet de mon voyage, il me répond que, quoique vivant en Syrie depuis des années, car il y a été envoyé avec Quintus Didius peu après la bataille d'Actium où il s'est battu au côté d'Antoine et de Cléopâtre, il n'a jamais entendu parler d'eaux possédant ces propriétés extraordinaires. Il a juste vu une fois, dit-il, près d'Alexandrie, un hippopotame s'ébattre dans les eaux du Nil.

Le lendemain matin, avant de lever le camp et de poursuivre notre marche, mon hôte adresse à la troupe une brève allocution. Il le fait tous les jours car, ayant vu Antoine procéder de la sorte, il continue de penser, malgré le temps écoulé, que c'est excellent pour maintenir le moral des soldats et leur sens de la discipline. Cependant, avec le passage des ans, la harangue a perdu en fraîcheur et en conviction. Du fait de son embonpoint, Livianus Malius, portant tunique et toge, a l'allure d'un patricien, mais, revêtu d'une armure et d'un jupon, son aspect est plutôt bouffon. Pendant qu'il promet la gloire en échange du courage et de l'effort, les soldats ne dissimulent pas leur hilarité. Livianus Malius s'en aperçoit et en souffre, mais il termine son allocution en arborant l'expression stoïque d'un homme qui

accomplit un dur devoir sans en attendre de récompense, il pousse les trois cris de rigueur, auxquels la troupe répond sans entrain, et l'expédition se met en route.

Après quatre jours de voyage, et le fleuve Jourdain franchi, ce même Livianus Malius me conseille de quitter sa compagnie, car il tient pour certain, si je ne le fais pas, que je me verrai pris dans des opérations de guerre. Point n'est besoin qu'il le jure par les dieux, comme il y est prêt, parce que, depuis la veille, nous rencontrons des villages détruits par le feu qu'y mettent les révoltés eux-mêmes quand ils croient que le sort des armes leur sera contraire. Plûtôt que de se livrer aux Romains et de voir leurs temples profanés, les Juifs aiment mieux se donner mutuellement la mort et laisser le dernier, avant de se suicider, incendier le village et tout ce qu'il contient. Souvent, leur hâte de s'entre-tuer est telle qu'il ne reste plus personne à la fin pour tenir la torche. Cette circonstance imprévue permet aux légionnaires de piller l'endroit, mais la rapide décomposition des cadavres exposés au soleil provoque des épidémies. Aussi les autorités romaines préfèrent-elles l'holocauste et le favorisent, bien que cela implique pour elles une perte de revenus. Comme je n'ai pas envie de me battre, j'accepte la proposition ; mais si je me sépare du corps expéditionnaire et reste seul sur cette terre hostile, où irai-je ? La région, pour ce que j'en sais, est infestée de voleurs et de brigands, ainsi que d'individus qui,

même s'ils ne sont pas de la profession, n'hésitent pas, quand l'occasion s'en présente, à voler et à tuer ceux qu'ils trouvent en position d'infériorité. Le plus connu est un certain Teo Balas, célèbre pour sa cruauté et ses habitudes sanguinaires. Il réserve son épée aux hommes ; pour les femmes, il les pend par les talons la tête en bas pour leur couper les seins, et il adore boire le sang des enfants. Ce monstre est poursuivi depuis des années par les autorités juives et romaines, mais en vain, car personne ne connaît son séjour ni son apparence, aucun de ceux qui auraient pu l'identifier n'ayant survécu.

II

La mansuétude des dieux, Fabius, est telle qu'elle va même jusqu'à ne pas abandonner ceux qui, comme moi, doutent de leur existence. Au cinquième soir et à moins d'une journée de notre destination, nous rencontrons un tribun qui, venant de Césarée avec une petite escorte de six hommes, se rend pour affaires dans une petite bourgade du nord. Je lui expose ma situation et il accepte que je l'accompagne, car il prévoit que la chose ne lui prendra pas plus d'un jour, après quoi il reviendra à Césarée où réside le procureur de Judée, lequel prendra les dispositions nécessaires pour mon retour à Rome ou mon départ vers un autre lieu, si je persiste dans mon intention de voyager.

J'accepte avec reconnaissance et prends congé de Livianus Malius, à qui je souhaite bonne chance dans sa mission et un heureux retour en Syrie. Lui aussi me souhaite bonne chance et, impulsivement, me serre dans ses bras, tout en me glissant à l'oreille de ne me fier à personne, qu'il soit juif ou romain. Puis il ordonne à ses soldats de reprendre leur marche,

et je me mets en route en compagnie du tribun et de sa petite suite.

Le tribun se nomme Appius Pulcher et appartient, comme moi, à une famille illustre dans l'ordre équestre. Il a été un partisan résolu de Jules César, mais, après son assassinat, il est passé du côté de Brutus et de Cassius. Plus tard, prévoyant que cette faction ne gagnerait pas la guerre, il a déserté et rejoint les rangs du triumvirat composé d'Antoine, Auguste et Lépide. La guerre terminée, il a pris, dans l'affrontement entre Auguste et Antoine, le parti de ce dernier. Après la défaite d'Actium, il s'est gagné les faveurs d'Auguste en trahissant Antoine et en révélant le probable séjour secret de Cléopâtre, avec qui il se vante, à mon avis de façon peu crédible, d'avoir entretenu un commerce amoureux. Ce continué va-et-vient a réussi à le maintenir en vie en diverses occasions mais ne lui a pas permis de faire fortune, ce qui n'a jamais cessé d'être son but.

– Tout a changé depuis l'époque de la république, s'exclama-t-il amèrement en achevant son récit. Qu'il est loin, le temps où Rome récompensait les traîtres ! D'autres, de moindre mérite, sont aujourd'hui gouverneurs de provinces prospères, préfets, magistrats, voire consuls. En revanche, alors que j'ai tant fait pour les uns et pour les autres, regarde-moi : un obscur tribun sur cette terre dépourvue de tout agrément, pauvre, et, de plus, hostile. Mais toi, à voir ta situation et ton aspect, tu as sûrement été victime d'une injustice semblable.

Je lui répondis que non, que je me trouvais dans cette position par ma seule volonté et par mon goût pour la recherche et la connaissance. Je me suis toujours maintenu en marge de la politique et, en une occasion seulement, plus pour des raisons familiales que personnelles, je me suis déclaré partisan de Lépide, ce qui m'a valu l'animosité tant d'Auguste que d'Antoine, bien que, vu sous un autre angle, cela m'ait aussi mis à l'abri de leurs représailles, car si je n'étais pas leur ami, aucun des deux ne m'a tenu pour son ennemi ou son rival. Tout cela, en définitive, étant de peu d'importance, puisque je me suis imposé à moi-même cet exil aux confins de l'Empire.

– L'Histoire naturelle à laquelle je me suis consacré en suivant les traces d'Aristote et de Polybe dont je suis un fervent disciple, dis-je en conclusion, n'a pas de frontières ni ne connaît de factions.

– Mais, par Junon, répliqua Appius Pulcher, cela n'empêche pas que les frontières existent et, à l'intérieur de chaque frontière, les factions, avec leurs causes et leurs effets dont nul ne peut rester en marge, comme tu le verras bientôt sur cette terre ingrate.

À ce que j'ai pu constater, Appius Pulcher est un homme taciturne et très scrupuleux en tout ce qui concerne ses obligations, lesquelles, selon ce qu'il m'a lui-même affirmé, se réduisent à commander et à maintenir la discipline. S'il y a autorité et discipline, dit-il, tout le reste fonctionne seul. Sinon, on a beau

faire, rien ne marche. Rome est la meilleure illustration de cette maxime : et la terre que nous traversons en ce moment aussi, mais à l'inverse.

Appius Pulcher met ses convictions en pratique avec une rigueur qui, au début, fait peur. Il maintient sur ses hommes une surveillance constante, et ni la chaleur étouffante, ni les difficultés du terrain ne diminuent le niveau de son exigence. Au cours de la première journée de marche, il condamna un soldat qui était resté en arrière pour réajuster les lanières de sa sandale à recevoir cinquante coups de fouet ; un autre, qui avait laissé tomber son javelot en butant contre un rocher, à avoir un bras coupé ; un troisième, qui avait protesté parce qu'il avait trouvé des asticots dans sa gamelle, à la peine de mort par décapitation. Il prononçait ces terribles sentences sur un ton léger, comme si elles étaient parfaitement naturelles. Et je pensai qu'elles l'étaient en voyant les soldats, y compris les premiers concernés, les accepter avec une résignation proche de l'apathie.

La nuit venue et le camp installé, je vis que les punis se rendaient sous la tente du tribun. Lorsqu'ils l'eurent quittée pour rejoindre leurs camarades, j'entrai à mon tour et trouvai Appius Pulcher en train de compter des pièces de monnaie. Il m'invita à m'asseoir et me dit :

– Pour empêcher le moral des soldats de se relâcher, il faut faire montre de sévérité. De la sorte, on maintient le sens du devoir et de la hiérarchie. Mais

si les coupables reconnaissent leur erreur et promettent de ne pas récidiver, rien ne s'oppose à ce que l'on agisse envers eux avec la magnanimité propre à un officier de l'armée romaine, ni qu'ils ne manifestent leur gratitude par quelques dons.

Les jours suivants, les punitions implacables se répétèrent, ainsi que leur commutation ultérieure, ce qui mit un peu de baume dans mon âme inquiète.